



HAL
open science

Soedinât' pustyni s pustynâmi? Kaspijskoe more glazami francuzov XVIII v [= Joindre des déserts aux déserts? La mer Caspienne vue de France au XVIIIe siècle]

Catherine Volpilhac-Auger

► **To cite this version:**

Catherine Volpilhac-Auger. Soedinât' pustyni s pustynâmi? Kaspijskoe more glazami francuzov XVIII v [= Joindre des déserts aux déserts? La mer Caspienne vue de France au XVIIIe siècle]. Les lumières européennes et la civilisation de la Russie, 2-6 sept. 2001, Saratov, 2004, Saratov, Russie. pp.42-64. halshs-00159177

HAL Id: halshs-00159177

<https://shs.hal.science/halshs-00159177>

Submitted on 3 Jul 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque de Saratov (2001). Publié en russe (2004).

Joindre des déserts aux déserts ? La mer Caspienne vue de France au xviii^e siècle

La mer Caspienne ferait-elle partie des *maria incognita* ? Pourtant elle est connue depuis la plus haute Antiquité, elle figure sur toutes les cartes, elle constitue de tout temps un espace stratégique, militaire et commercial, absolument exceptionnel... Cependant la manière dont elle a été représentée au siècle des Lumières a été remarquable, non seulement en raison des changements profonds qu'ont connus les cartes de cette époque, et qui méritent d'être suivis¹, mais aussi parce qu'on peut y voir un lieu tout aussi stratégique de la réflexion des Philosophes du xviii^e siècle, et au premier chef Montesquieu et Voltaire : ce dont il s'agit alors est l'histoire millénaire de la civilisation, en particulier du commerce, à l'échelle de toute l'Asie, telle que Montesquieu l'envisage particulièrement au livre XXI de *L'Esprit des lois* ; celle-ci se fonde sur « la connaissance de l'ancienne géographie », et donc sur la confrontation des relations de l'Antiquité avec les relevés géographiques des modernes. S'offre alors l'occasion d'appréhender les modes d'observation et de raisonnement des anciens, aux prises avec la difficulté réelle que constitue l'exploration de régions lointaines et difficiles d'accès, et de comprendre comment les anciens ont pu perdre certaines connaissances ou les refuser : « les yeux étaient ouverts ; ils se fermèrent² ». Dessiner la mer Caspienne, c'est suivre les chemins du savoir et de l'ignorance. Faire l'histoire de ses représentations, c'est s'interroger sur le progrès, discontinu et régi par des lois inconnues, des connaissances humaines et de la civilisation.

La conquête de l'Est

On n'en sera pas étonné, c'est Pierre le Grand qu'il faut créditer d'avoir ouvert une ère nouvelle : « Sous ce règne, la mer Caspienne changea de figure », selon

¹ Mon étude portera en fait sur ces représentations en Europe, essentiellement en France : leur étude à partir de sources russes nécessite d'autres connaissances que les miennes.

² *L'Esprit des lois* (ci-après cité *EL*, avec en chiffres romains le livre, en chiffres arabes le chapitre ; nous modernisons l'orthographe, comme pour tous les textes que nous citons), XXI, 7 (dans l'édition de 1748, t. II, p. 45 ; à partir de l'édition posthume de 1757, ce chapitre devient le 9^e, et cette formulation disparaît).

le célèbre géographe Robert de Vaugondy³. Il est vrai que le tsar trouvait là une tâche à sa mesure :

Les ingénieurs de l'Académie de marine, établie en 1715, marchaient déjà dans tout l'empire pour lever des cartes exactes et pour mettre sous les yeux de tous les hommes cette vaste étendue de contrées qu'il avait policées et enrichies.

C'est sur ces mots que Voltaire conclut le chapitre XI de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* ; on ne saurait mieux dire combien il importe à un prince de maîtriser, de l'épée et du regard, les territoires de son empire. Le projet s'était précisé dans les dernières années de la vie de Pierre I^{er} :

Pierre méditait depuis longtemps le projet de dominer sur la mer Caspienne par une puissante marine, et de faire passer par ses États le commerce de la Perse et d'une partie de l'Inde. Il avait fait sonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes et dresser des cartes exactes. Il partit pour la Perse le 15 mai 1722⁴.

Les raisons de se porter du côté de la Perse étaient d'autant plus fortes que cet empire connaissait de graves difficultés intérieures, dont le tsar espérait bien profiter ; mais la maladie puis la mort empêchent Pierre de mener à bien ses projets. Il n'en reste pas moins que voilà enfin connue une région dont on n'était jamais arrivé jusque-là à dresser une carte digne de ce nom ; les terres baignées par la Caspienne profitent largement des observations destinées à faciliter le déploiement d'une marine. Il suffit pour cela de comparer deux cartes dues à Guillaume Delisle, celle du *Theatrum historicum* de 1705 (*pars orientalis*), et celle qu'il dresse en 1723⁵. Dans la première, la Caspienne paraît presque de forme circulaire, à peine plus allongée d'est en ouest; la seconde est beaucoup plus proche des tracés et des positions auxquels le lecteur moderne

³ *Encyclopédie*, art. « Géographie », t. VII (1757), p. 612. La phrase « Sous ce règne [...] » conclut le paragraphe qu'il consacre à l'évolution de la géographie en Russie : « La Russie n'a guère commencé à cultiver la géographie avec succès, que vers la fin du dernier siècle : on avoit pourtant déjà dressé une carte sous le czar Michel Federowitz ; mais il fallait un Pierre le Grand pour faire entrer les sciences dans ses États. Ce monarque désirait connaître l'étendue de son empire. Il fit lever des plans et des cartes ; en 1715, le sénat fut chargé de recevoir les rapports des arpenteurs employés pour cette entreprise. » Robert de Vaugondy était « géographe ordinaire » du roi et de Stanislas Leszczyński ; dans l'édition de *L'Esprit des lois* de 1757 figuraient deux cartes qu'il avait dressées en 1756.

⁴ Voltaire, *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, 2^e partie, chap. XII.

⁵ « Carte des pays voisins de la MER CASPIENE/ dressée pour l'usage du Roy/ sur la carte de cette Mer faite par l'ordre du Czar/, sur les mémoires manuscrit de Sofkam-Sabbas Prince de Georgie/ sur ceux de Mrs Crusius, Zurabek, et Fabritius/ Ambassadeurs à la Cour de Perse/ et sur les éclaircissemens tirez d'un grand nombre/ de personnes intelligentes du pais./ Assujettie aux Observations astronomiques/ par Guillaume Delisle/ Premier geographe du Roy/ de l'Académie Royale des Sciences/ 15 août 1723. » Ne sont donnés ici que quelques repères, parmi les cartes que j'ai pu examiner, sans aucune prétention à m'inscrire dans une histoire de la cartographie.

est habitué. Mais la plus révélatrice est sans doute celle d'une « Carte de la mer Caspienne, distinguée suivant les différentes Representations des Géographes tant anciens que modernes jointes à celle de Sa Majesté Czarienne », de 1723⁶, qui fait apparaître cinq tracés différents, selon Ptolémée, Abulfeda, Jean Struys, Guillaume Delisle, et « enfin celle de Sa Majesté Czarienne ». Située plus à l'est et plus au nord que sur les cartes précédentes, elle est encore dessinée avec plus de précision sur l'*Essai d'une nouvelle carte de la mer Caspienne* que donne d'Anville, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, en novembre 1754⁷, et qui corrige elle-même le tracé jusque-là tenu pour exact⁸. Cependant la carte du czar continuait à fasciner : l'esprit cosmopolite qu'était Algarotti illustre bien le succès qu'elle connut pendant plus d'un demi-siècle, comme en témoignent ses *Lettres sur la Russie*, traduction française (1769) de ses *Saggio di lettere sopra la Russia* (1763)⁹.

Pierre I^{er} apparaît donc bien comme celui qui donna à la mer Caspienne sa « véritable figure », après plus de deux mille ans d'ignorance ou de connaissances imparfaites et peu sûres. Car l'histoire de la découverte de l'Orient et surtout de sa représentation commence avec Hérodote (V^e siècle avant J. C.), et se poursuit avec Strabon (I^{er} siècle avant-I^{er} siècle après J. C.) et Ptolémée (II^e siècle après J. C.), qui eux-mêmes critiquent leurs devanciers ; l'académicien Bonamy retrace les grandes lignes¹⁰ de cette histoire : « Hérodote avait dit que la mer Caspienne est une mer isolée, et qu'elle n'a aucune communication avec les autres mers » - or « Strabon, ce géographe d'ailleurs si savant et si exact, dit que c'est un golfe qui vient de l'Océan septentrional, et s'avance dans les terres du côté du midi, d'abord par une embouchure étroite, laquelle s'élargissant ensuite, forme la mer Caspienne (livre VII)¹¹ ». Une autre erreur majeure consistait à croire qu'elle communiquait avec « l'Océan oriental » : c'est celle que commet Arrien, dans son *Histoire de l'expédition*

⁶ BNF, Cartes et plans, Fonds d'Anville, GeDD2987 (6793).

⁷ BNF, Cartes et plans, Fonds d'Anville, GeDD2987 (6794) : le trait fin correspond à l'ancien tracé, le trait épais aux relevés de d'Anville ; (illustration jointe). Un exemplaire de la BNF (Rés. GE FF 9377) porte des mentions manuscrites.

⁸ Dans un *Mémoire sur la mer Caspienne* qu'il publie en 1777 et où il justifie son travail, d'Anville est sévère pour la carte du czar, dressée cinquante ans plus tôt : « Par cette comparaison on pourra juger que la carte, qu'un mouvement de bienveillance dans un grand prince nous a communiquée il y a cinquante ans, n'était qu'une espèce d'ébauche, un premier trait hasardé. » (p. 18). Ce « mouvement de bienveillance », qui poussa le czar à offrir cette carte à l'Académie des sciences, est rapporté par l'*Histoire de l'Académie royale des sciences*, 1721, p. 128-132.

⁹ Voir en annexe les extraits de ces *Lettres*, procurés par Gianni Goggi.

¹⁰ *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXV (1759), « Histoire », p. 40-53 (lu à l'Académie le 3 mars 1752). Cette histoire de la géographie est également retracée par le *Mémoire sur la mer Caspienne* de d'Anville, cité plus haut.

¹¹ Mémoire cité, p. 40. Cette « chimère » serait venue du débordement du Volga (ce nom est masculin au XVIII^e siècle), qui alors peut occuper « dix-huit ou vingt lieues de pays » et passer pour un bras de mer (p. 44).

d'Alexandre (V et VII). Avait-on la sagesse de suivre Hérodote, comme l'avait fait Ptolémée, on tombait dans une autre méprise en orientant ses plus grandes dimensions d'est en ouest, et non du nord au midi : Jules Scaliger et Adam Olearius, suivis par « l'excellent livre » de Cellarius, *Notitia orbis antiqui* (1703), avaient eu beau rectifier Ptolémée sur ce point, Isaac Vossius n'en avait pas moins défendu l'hypothèse ptoléméenne : « Cette opinion [...] a été suivie par presque tous les géographes qui ont paru depuis la renaissance des lettres, jusqu'à ce que les découvertes faites par les ordres du czar Pierre le Grand, apprirent enfin la véritable figure de cette mer, dont la plus grande longueur va du midi au nord¹² ».

L'histoire esquissée par Bonamy est donc celle d'une longue errance de l'esprit humain, qui ne prend fin que dans un siècle que l'on appellera volontiers « philosophe », et dont la première qualité est de ne pas s'être fié aux relations des voyageurs : seule une observation sérieuse, garantie par des moyens modernes, mais surtout appuyée par une volonté politique, elle-même soutenue par de forts intérêts militaires et commerciaux, a pu venir à bout de cet imbroglio géographique lourd de conséquences : car les géographes, « pour placer toutes les nations qu'ils savaient être à l'orient de cette mer [...] ont étendu les terres de l'Asie, contenues entre le 20° et le 40° degré de latitude septentrionale, jusqu'au 180° degré de longitude ; de sorte que la Chine s'est trouvée plus orientale qu'elle n'est d'environ six cents lieues ; erreur qui n'a été corrigée que de nos jours. » Pierre le Grand ne s'est donc pas contenté de changer la figure de la Caspienne : c'est toute la face du monde qui en a été bouleversée.

Pierre le très Grand

Voltaire ne peut qu'abonder en ce sens, dans son *Histoire de [...] Pierre le Grand* qu'il veut « philosophique » ; le tsar est son « grand homme », et quel meilleur usage pouvait-il faire de son pouvoir que de rectifier des idées déformées par des historiens anciens qui se recopiaient les uns les autres¹³ ? Une seule carte remplaçant tout le fatras d'érudition, ou plutôt de pseudo-érudition accumulée depuis Hérodote, voilà qui aurait pu plaire à la lectrice exigeante

¹² *Ibid.*, p. 45. L'*Encyclopédie*, à l'article « Hyrcanie », de Jaucourt (t. VIII, 1765) se contentait de signaler cette erreur.

¹³ Voltaire est particulièrement sévère pour Quinte-Curce, qui a confondu deux fleuves, le Tanaïs (le Don) et le Jaxarte (le Syr-Daria), qui se jettent l'un dans le Pont-Euxin (mer Noire) l'autre dans la mer Caspienne (voir par exemple l'*Histoire de l'empire de la Russie*, 2^e partie, chap. XVI ; *Questions sur l'Encyclopédie*, art. « Histoire » (Époque d'Alexandre) ; *La Philosophie de l'histoire*, chap. XIV, où le Jaxarte (Syr-Daria), sous la plume de Voltaire devient l'Oxus (Amou-Daria) ; *Le Pyrrhonisme de l'histoire*, chap. IX) – en fait, dans la mer d'Aral, comme on le verra plus loin. Mais Quinte-Curce ne faisait que suivre Ptolémée qui, sans véritablement les prendre l'un pour l'autre, selon Bonamy (p. 53), « a attribué au Jaxarte ce qui ne convenait qu'au Tanaïs », et inversement.

qu'était M^{me} Du Châtelet. Mais au-delà du pur et simple progrès des connaissances, Voltaire envisage aussi les desseins du tsar : si ces contrées ont pu être mieux connues, c'est aussi en raison d'une décision qui remonte au début du siècle, et qu'il n'a que des raisons de louer : joindre la mer Noire et la mer Caspienne par un canal, idée qui « effrayait alors l'imagination », et pour laquelle le tsar met lui-même la main à la pâte :

Il est très peu de métiers et d'arts qu'il n'approfondît dans les détails: il se plaisait surtout à réformer les cartes des géographes, qui alors plaçaient au hasard toutes les positions des villes et des fleuves de ses États peu connus¹⁴. On a conservé la carte sur laquelle il traça la communication de la mer Caspienne et de la mer Noire, qu'il avait déjà projetée, et dont il avait chargé un ingénieur allemand nommé Brakel. [...] Les princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics, se sont fait un nom: mais que Pierre après l'infortune de Nerva s'occupât à joindre par des canaux la mer Baltique, la mer Caspienne et le Pont-Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga. D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec la Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga: mais ce second projet était encore fort éloigné, puisque Pierre était bien loin d'avoir Riga en sa puissance¹⁵.

Vaincre l'immensité de l'empire, faciliter les communications, réunir les populations en multipliant les échanges, voilà qui ne saurait mieux convenir à Voltaire : loin d'être un vulgaire héros conquérant, Pierre le Grand mérite plus que jamais son surnom. « Colombo » avait permis d'unir « les deux hémisphères », pour reprendre une expression du *Mondain* ; dans cette perspective, « l'établissement de cet empire [de Russie] est peut-être la plus grande époque pour l'Europe, après la découverte du Nouveau Monde¹⁶ ». Repousser les limites du monde connu, réduire les distances par de grands travaux, c'est aussi montrer que le savoir et le pouvoir ont partie liée, et que la volonté d'un homme peut seul animer un grand projet, qui était à portée de main mais restait inaccessible, tant l'imagination en était « effray[ée] ». Quasi

¹⁴ Cf. cet autre passage : « Pierre était mécanicien, artiste, géomètre. Il alla à l'Académie des sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même; il corrigea de sa main plusieurs fautes de géographie dans les cartes qu'on avait de ses États, et surtout dans celles de la mer Caspienne. » (*Histoire de l'empire de la Russie*, 2^e partie, chap. VIII.)

¹⁵ *Histoire de l'empire de la Russie*, 1^{re} partie, chap. IX et XII. Voir aussi les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* (1748) : « Ce fut à Londres qu'il dessina lui-même le projet de la communication du Volga et du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, et réunir ainsi l'Océan, la mer Noire, et la mer Caspienne. Des Anglais qu'il emmena avec lui le servirent mal dans ce grand dessein; et les Turcs, qui lui prirent Azof en 1712, s'opposèrent encore plus à cette vaste entreprise. »

¹⁶ *Histoire de l'empire de la Russie*, « Avis au lecteur » de la seconde partie (1763).

démiurge, il a « forcé la nature en tout, dans ses sujets, et sur lui-même, et sur la terre, et sur les eaux¹⁷ ».

L'histoire peut de la sorte devenir « philosophique », puisqu'à travers le destin d'un homme, elle montre ce que peuvent être la grandeur humaine et le processus de civilisation qui fait le bonheur des peuples, tout en prouvant la validité d'une « philosophie de l'histoire » qui considère le grand homme comme seul moteur de tout progrès. Ainsi l'historien de Pierre le Grand, tout en reconnaissant que le dessein du tsar n'a été réellement mené à bien qu'après sa mort, et encore de manière imparfaite¹⁸, exalte les preuves impérissables de sa supériorité - sans jamais évoquer leurs effets réels sur le commerce et le développement des régions concernées.

Le point de vue de Montesquieu.

« Ils écrivaient sur le sable, et nous écrivons sur l'airain »

Comment ne pas approuver les raisonnements de Bonamy et de Voltaire ? Suivre les progrès de l'esprit humain, montrer l'action bienfaisante d'une personnalité hors du commun, n'est-ce pas là un programme pleinement satisfaisant au temps des Lumières ? Pourtant Montesquieu échappe à cette double fascination, et adopte un point de vue qui permet, comme souvent chez lui, de refuser l'évidence, ou prétendue telle. Ce que Voltaire regroupe sous l'idée de « siècles d'ignorance », ce que Bonamy détaille pour montrer que la vérité n'arrivait pas à se faire jour, ou n'était connue que pour être aussitôt oubliée ou négligée, Montesquieu en perçoit l'étrangeté :

J'avoue que je ne puis comprendre l'obstination des anciens à croire que la mer Caspienne était une partie de l'Océan¹⁹. Les expéditions d'Alexandre, des rois de Syrie, des Parthes et des Romains, ne purent leur faire changer de pensée ; et cependant ils nous décrivent la mer Caspienne avec une exactitude admirable : c'est qu'on revient de ses erreurs le plus tard qu'on peut²⁰.

Ce que décrit ici le philosophe, c'est la victoire du préjugé sur l'expérience ou l'observation ; tant que le nord de la Caspienne n'était pas exploré, l'erreur était plausible, ou du moins explicable ; la suite l'est moins :

¹⁷ *Histoire de l'empire de la Russie*, 2^e partie, chap. XVII.

¹⁸ En 1722 « il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caspienne, la mer Baltique, et la mer Blanche : ouvrage qui a été achevé en partie par son petit-fils. » (*ibid.*, 2^e partie, chap. XVI).

¹⁹ Il s'agit ici de l'opinion la plus accréditée, celle de Strabon, qui fait communiquer la Caspienne et l'Océan septentrional.

²⁰ *EL*, XXI, 7 (éd. de 1748 ; dans l'édition de 1757, *EL*, XXI, 9, le texte porte : « On a de la peine à comprendre [...] »).

« [...] quand on reconnut la côte septentrionale et qu'on eut presque achevé le tour, les yeux étaient ouverts, ils se fermèrent : on prit les bouches du Volga pour un détroit ou le prolongement de l'Océan. » (*ibid.*)

L'édition de 1757 entre davantage dans le détail et à cette rédaction en substitue une autre :

En suivant les côtes, on n'avait reconnu du côté de l'est, que jusqu'au Jaxarte²¹ ; et du côté de l'ouest, que jusqu'aux extrémités de l'Albanie. La mer, du côté du nord, était vaseuse [note : Voyez la carte du czar], et par conséquent très peu propre à la navigation. Tout cela fit que l'on ne vit jamais que l'Océan.

Si l'on y ajoute que les terres au nord de la Caspienne furent découvertes très tard²², l'expérience des anciens semble donc avoir été fort contrariée : en fait ils n'ont jamais réellement pu *voir* le nord de cette mer ; la « carte du czar », habituellement convoquée pour comparer au réel les représentations erronées, l'est ici pour expliquer ce défaut d'observation. Un autre passage permettait aussi de justifier les anciens ; pour compléter l'affirmation selon laquelle « tous ces pays²³ ont été dévastés par les Tartares », ce qui a fait cesser toutes les communications qui existaient dans l'Antiquité entre l'Asie et l'Europe, Montesquieu remarque en note :

De là vient que ceux qui nous ont décrit ces pays depuis les Tartares les ont entièrement défigurés. La carte de la mer Caspienne faite de nos jours par les ordres du czar Pierre I^{er} a découvert les erreurs énormes de nos cartes modernes sur la figure de la mer Caspienne, et elle se trouve conforme à ce que les anciens en avaient dit. Voyez Pline livre VI, chapitre 12. (*EL*, XXI, 6.)

Cette note disparaît dans l'édition de 1757²⁴ : de fait, il y avait contradiction, à quelques pages de distance, entre l'apologie des anciens, qui auraient si bien

²¹ Le raisonnement ici suit celui des anciens, et ne s'appuie pas sur une carte, puisqu'on ne sait exactement où débouchait le Jaxarte, qui ne va plus jusqu'à la mer Caspienne (voir plus loin). D'Anville (*Mémoire* cité, 1777, p. 17) déclare avoir trouvé le « vestige bien figuré d'une rivière qui ne peut être que le Jaxarte de l'Antiquité. »

²² Voir *EL*, XXI, 6 : elles ne l'étaient pas encore au temps de Séleucus Nicator (un des diadoques, mort en 380 avant J. C.). Cf. aussi cette remarque de XXI, 7 (9) : « Aujourd'hui l'on découvre les terres par les voyages de mer ; autrefois on découvrait les mers par la conquête des terres. »

²³ Autour de la mer Caspienne et de la mer Noire.

²⁴ J'ai eu l'occasion de montrer à quel point il fallait se méfier de l'édition posthume de 1757, dont nombre de corrections ne sont pas forcément dues à Montesquieu lui-même (« Du bon usage des corrections. L'édition posthume de *L'Esprit des lois* et les manuscrits de La Brède », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2001, n° 4, p. 1181-1191.) Cependant il est attesté, comme on le verra plus loin, que ces chapitres ont été très soigneusement revus par l'auteur, même si l'on ne peut en garantir toutes les modifications.

décrit la Caspienne, et leur « obstination » à ne pas y voir une mer fermée. Montesquieu semble y avoir été sensible, et après la publication de 1748, il a considérablement retravaillé le livre XXI, ce dont témoignent les manuscrits de La Brède récemment revenus au jour²⁵. Il revient notamment sur l'expression qu'il avait lui-même employée, « les anciens », puisque dans un de ses cahiers de travail, où il consigne les points qu'il se propose d'approfondir, il note que les indications de Strabon sont meilleures que celles de Ptolémée, « qui vivait si longtemps après lui » ; la raison en est que l'Antiquité aussi avait ses Tartares, qui étaient les Parthes : ce recul « vint sans doute de ce que depuis Auguste jusqu'aux Antonins les Parthes ôtèrent la connaissance du pays²⁶ ». Dans un autre passage rejeté de *L'Esprit des lois*, et consigné dans les *Pensées*, il commente une « chose singulière », l'ignorance dans laquelle était Ptolémée, qui vivait à Alexandrie, qu'on eût fait autrefois le tour de l'Afrique²⁷ ; « quand on dit que les anciens connaissaient une chose, il faut savoir de quel peuple ancien on veut parler. Ce que les Perses savaient, les Grecs ne le savaient pas. Ce que les Grecs savaient dans un temps, ils l'ignoraient dans un autre. » C'est en fait l'imprimerie qui a changé la face du monde : « Les anciens faisaient des pas de géant, et ils reculaient tout de même, ils écrivaient sur le sable, et nous écrivons sur l'airain. » Ce n'est donc pas la manière de raisonner des anciens qui est en cause, mais la diffusion des connaissances. Le lecteur moderne, toujours prêt à traquer les contradictions entre tel ou tel témoignage ancien, et toujours trop expéditif, doit donc prendre garde à la perspective déformante qui lui fait prendre pour un ensemble homogène ce temps et cet espace multiples appelés « Antiquité ». Montesquieu, toujours attentif à déceler ce qui permet de comprendre les anciens, et surtout de comprendre leurs erreurs, trouve là une nouvelle raison de faire « l'histoire du commerce » : c'est aussi une histoire du savoir humain²⁸.

Un autre moyen de les expliquer, ou plutôt de rendre compte des différences aisément observables entre les textes anciens et les observations modernes, est « qu'il faut qu'il y ait eu de prodigieux changements dans la mer Caspienne depuis le temps de Strabon²⁹ » ; de fait, l'énumération des fleuves, si soignée

²⁵ Ils ont été transmis par donation de M^{me} de Chabannes à la bibliothèque municipale de Bordeaux ; voir la publication de la partie du « fonds de La Brède » relative à *L'Esprit des lois*, C. Volpilhac-Augier, *L'Atelier de Montesquieu : manuscrits inédits de La Brède, Cahiers Montesquieu* n° 7, 2001, Napoli, Liguori, et Oxford, Voltaire Foundation, d'où sont extraits les passages que nous citons ci-après, avec la cote et la foliotation de la bibliothèque de Bordeaux.

²⁶ Ms. 2506/4, f. 14(2)v.

²⁷ *Pensées*, n° 1713.

²⁸ Il faut rappeler que, « histoire de la 'communication des peuples', le commerce fait partie de ce que nous appellerions un histoire de la civilisation », au sens moderne du terme (Catherine Larrère, « Montesquieu et l'histoire du commerce », dans *Le Temps de Montesquieu*, actes du colloque de Genève, octobre 1998, Genève, Droz, 2001 [à paraître]).

²⁹ Ms. 2506/4, f. 14(2)v. Rappelons l'intérêt que Montesquieu portait depuis longtemps à une *Histoire physique du monde*, dont il aurait brûlé le manuscrit, et dont témoigne l'annonce au

chez Strabon comme chez Ptolémée³⁰, et si peu conforme aux relevés russes, peut-elle être réellement erronée ? Une confusion aussi totale est suspecte – aussi l’explication retenue dans l’édition de 1757 est celle de ces « grands changements³¹ ». En effet les deux principaux fleuves qui, de l’avis unanime des anciens, se jetaient dans la Caspienne, le Jaxarte et l’Oxus (aujourd’hui identifiés avec le Syr-Daria et l’Amou-Daria), aboutissent désormais au « lac » d’Aral, du moins selon certaines cartes et certaines relations, d’autres considérant que l’Oxus se perd désormais dans les sables – telle est la version que suit Montesquieu³², qui en donne l’explication : les Tartares l’ont détourné, tout comme le Jaxarte³³.

Les divergences ne proviennent pas seulement des observations, qui au siècle de Pierre le Grand pouvaient être tirées au clair, mais surtout des identifications plus ou moins hasardeuses entre les noms modernes et les noms anciens : le Jaxarte est-il le Sirdergias ? le Midergias ? le Jaic ? Telles sont les questions que se pose Montesquieu quand il découvre, après 1748, une carte de Basile Batatzi, qui est vraisemblablement celle qui fut publiée à Londres en 1732³⁴ ; il en tire la matière d’une demi-phrase dans une note³⁵ de l’édition de 1757, mais surtout il se pose mainte question en l’étudiant, comme il le fait dans les manuscrits du fonds de La Brède, car ce document a l’intérêt particulier de présenter non seulement la Caspienne, mais aussi les régions beaucoup plus à

Mercur (1^{er} janvier 1719), d’une *Histoire de la Terre ancienne et moderne*, pour laquelle il se propose de recueillir les témoignages décrivant « tous les changements qui lui sont arrivés, tant généraux que particuliers, soit par les tremblements de terre, inondations, ou autres causes, avec une description exacte [...] des ouvrages faits de la main d’homme qui ont donné une nouvelle face à la terre, des principaux canaux qui ont servi à joindre les mers et les grands fleuves [...] ». À ce projet correspondent manifestement des notes préparatoires (fonds de La Brède, Ms. 2530), qui font état, entre autres, des canaux de Briare ou de la Brenta.

³⁰ *Ibid.*, f. 16r.

³¹ *EL*, XXI, 6, 11^e note du chapitre (« Il faut que, depuis le temps de Ptolomée [...] »).

³² Sur cette question compliquée, voir notre note au ms. 2506/4, f. 16r.

³³ À noter que Montesquieu, en 1748, restait relativement prudent à propos de ce fleuve, disant seulement « qu’il ne va plus jusqu’à la mer », sans préciser s’il se jette dans le lac d’Aral, comme le fait une note de l’édition de 1757. Sur une carte tracée par Robert de Vaugondy (BNF, Cartes et plans, Ge D12335, 1 et 2), l’Oxus se divise en deux branches, dont l’une se jette dans la mer d’Aral, l’autre dans la Caspienne.

³⁴ L’exemplaire que j’ai examiné (BNF, Cartes et plans, Fonds d’Anville, GE10214 ; les légendes en sont en grec et en latin), identique à celui que Mary Pedley a eu l’extrême amabilité de rechercher et de consulter dans les fonds de la Royal Geography Society (Asia Div. 464), ne correspond pas toujours parfaitement aux remarques de Montesquieu ; mais les recherches de M. Pedley et de moi-même (notamment dans le fonds de La Brède, qui contient de nombreuses cartes non encore inventoriées), pour trouver une autre carte de Batatzi, ont été infructueuses. Sur les circonstances dans lesquelles cette carte fut réalisée et sur son auteur, voir ci-après l’annexe, tirée du *Journal Copy Book* de la Royal Geography Society ; la découverte et la transcription de ce texte sont dues à Mary Pedley, que je remercie très vivement.

³⁵ C’est la fin de la note déjà citée, 11^e de XI, 6. L’imprimé parle de « M. Bathalsi », et le manuscrit de « Mr. Batalzi » : voir les passages aux feuillets 14 (2)^v, 15^v, 16^r.

l'est, puisque le centre en est occupé par la mer d'Aral. Il a surtout le tort, à ses yeux, de présenter deux fleuves presque parallèles se jetant dans la mer d'Aral, l'Oxus *sive* Midergias (alors que selon Montesquieu l'Oxus se perd dans les sables), et le Sirdergias, qui ne porte pas d'autre nom mais où Montesquieu veut voir le Cyrus³⁶ - lequel a toujours été considéré comme se jetant dans le Pont-Euxin (mer Noire) ; d'où sa colère : « M^r Batalzi ne sait ce qu'il dit quand il prend le Sirdergias pour le Cyrus et le fait tomber dans le lac Aral³⁷. » D'ailleurs, grief supplémentaire, la carte ne parle pas du Jaxarte... Montesquieu ne semble pas avoir achevé l'examen de cette carte, qui faisait vraiment difficulté, et qui l'aurait vraisemblablement amené à corriger de manière plus radicale encore le texte de XXI, 6³⁸, et à modifier l'image qu'il se fait des Tartares, capables d'après lui de forcer la nature bien plus encore que ne l'avait fait Pierre le Grand, puisqu'ils détournaient le cours des fleuves³⁹. Peut-être a-t-il été amené à envisager l'hypothèse que proposait Batatzi : les anciens auraient confondu Aral et Caspienne⁴⁰ - mais ni le manuscrit ni l'imprimé posthume n'en portent trace.

On mesure néanmoins à la lecture de ces remarques critiques à quel point la géographie moderne reste tributaire de la géographie ancienne, et avec quel intérêt les progrès en sont suivis par un lecteur comme Montesquieu : « M^r Batalzi peut [a]voir vu le pays, mais ignorer l'ancienne géographie », commente-t-il sèchement (passage cité). Concilier le regard moderne et les observations anciennes, telle était aussi l'ambition de d'Anville⁴¹, qui faisait figurer sur sa carte de 1754 « l'ancienne bouche de l'Oxus ou Gihan » et une baie « qui paraît à l'auteur l'ancienne embouchure du Jaxarte ou Syr ». Faut-il en conclure que la géographie peine à se dégager de l'histoire, ou qu'elle n'en est que la servante, à défaut d'en être, avec la chronologie, l'un des deux yeux ? Pour Montesquieu, elle est surtout ce qui permet de jeter un regard nouveau sur les textes anciens, et le moyen d'interpréter différemment ce qui restait opaque.

³⁶ C'est une des difficultés que pose l'identification de cette carte.

³⁷ Ms. 2506/4, f. 15v-16r.

³⁸ Le manuscrit porte trace d'une intention de correction : « J'ai dit que les Tartares avaient aussi détourné le Jaxarte, ainsi que l'Oxus, peut-être est-ce une erreur [ces six derniers mots biffés ; au-dessus de la ligne, cette addition :] C'est une erreur. » (ms. 2506/4, f. 15v). Mais il n'en est rien passé dans l'édition de 1757. C'est sans doute la lecture de cette même carte qui a justifié l'addition de la 13^e note de XXI, 6 (« Je crois que c'est de là que s'est formé le lac Aral. ») ; voir ci-dessus note [qui commence par : À noter que Montesquieu, en 1748, restait...].

³⁹ Cf. Rolando Minuti, *Oriente barbarico e storiografia settecentesca*, Venise, 1994, notamment le chapitre I.

⁴⁰ Voir le texte proposé en annexe.

⁴¹ À noter que celui-ci, comme Guillaume Delisle, était membre de l'Académie des inscriptions.

« Joindre des déserts aux déserts » ?

En effet, un nouveau point de rapprochement entre anciens et modernes apparaît : le projet de Pierre le Grand, ce canal qui unit mer Noire et mer Caspienne, avait déjà été conçu par Séleucus Nicator⁴², mais la mort de ce dernier en empêcha la réalisation (*EL*, XXI, 6), qui de toute manière aurait connu les plus grands obstacles, compte tenu de la configuration de « l'isthme qui sépare les deux mers⁴³ ». Montesquieu envisage même l'idée que la jonction aurait pu se faire à l'endroit retenu par le tsar, « c'est-à-dire cette langue de terre où le Tanaïs s'approche du Volga » - mais « le Nord de la mer Caspienne n'était pas encore découvert. » Le manuscrit de *L'Esprit des lois*, dans la version revue vers 1746, comportait une autre rédaction, qui n'est pas passée dans l'imprimé : « Quoiqu'il en soit, dans le plan de Séleucus, des nations auraient communiqué avec des nations, mais Pierre I^{er} n'a fait que joindre des déserts à des déserts⁴⁴. » Cette formulation se retrouve dans les *Pensées* (n° 1713), parmi tout « ce qui n'a pu entrer dans *L'Esprit des lois* », ce qui montre que Montesquieu ne voulait pas la laisser perdre : « Le czar Pierre I^{er} a joint la mer Noire à la mer Caspienne, par un canal qui va du Tanaïs au Volga. Mais il faudrait joindre des nations à des nations, et non pas des déserts à des déserts. » Si, du manuscrit de *L'Esprit des lois* aux *Pensées*, l'expression a gagné en force, notamment grâce au jeu de la symétrie, elle s'est aussi modifiée, en devenant prescriptive, mais surtout en abandonnant la référence au précédent antique pour être uniquement centrée sur Pierre le Grand. Elle en prononce la condamnation, ce qui n'est guère étonnant compte tenu du peu d'admiration que Montesquieu éprouve pour cet être grossier et tyrannique⁴⁵, mais contrevient au principe selon lequel Montesquieu perçoit favorablement tout ce qui unit les hommes. Le fameux canal qui, chez Voltaire, ajoute tant à la gloire du monarque, devient une pure et

⁴² Voir ci-dessus, note [qui commence par : Voir *EL*, XXI, 6 : elles ne l'étaient pas encore au temps de Séleucus Nicator].

⁴³ *Ibid.* ; on peut remarquer que Montesquieu emploie ici, ainsi qu'au 4^e alinéa du même chapitre, le terme « isthme », et plus loin « langue de terre », pour désigner l'espace qui sépare la mer Noire de la Caspienne, comme pour Panama et Corinthe (pour reprendre les exemples traditionnels dont use le *Dictionnaire de l'Académie* d'édition en édition, à l'article « Isthme »), alors que l'on perçoit traditionnellement dans cette région les mers comme des lacs enfermés par les terres : pour Montesquieu, au contraire, ce sont les mers qui configurent l'espace, les terres n'apparaissant que comme interstitielles ; dans un livre consacré au commerce, c'est-à-dire aux grands courants de circulation, facilités par les voies d'eau et arrêtés par les montagnes ou les déserts, ce n'est pas tout à fait étonnant. Voir Guillaume Barrera, « Montesquieu et la mer », *Revue Montesquieu* n° 2 (1998), p. 7-44.

⁴⁴ BNF, n.a.fr., 12835, f. 250.

⁴⁵ Voir *EL*, XII, 26 et XIX, 14, et surtout *Spicilège*, n° 553 et 551. On peut aussi comparer les jugements opposés de Voltaire et de Montesquieu sur la création du port de Saint-Pétersbourg, au détriment d'Archangelsk : *Spicilège*, n° 438, et *Histoire de l'empire de la Russie*, 2^e partie, chap. XII ; selon Montesquieu, ce transfert « a entièrement ruiné le commerce de la Moscovie », tout en instaurant une capitale dangereusement excentrée, alors que pour Voltaire, par ce geste « Pierre a su joindre l'utilité à sa gloire ».

simple manifestation de sa vanité et surtout de sa méconnaissance des principes du commerce et de la civilisation, au sens que le mot avait alors.

Pourtant Voltaire est loin d'ignorer les difficultés d'une telle position ; en témoigne ce qu'il écrit à la suite de l'ingénieur Perry : « Ce beau pays était infesté plutôt qu'habité par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, et qui ont toujours vécu comme étrangers sur la terre [...] Il fallait commencer par dompter et par civiliser les hommes de ces climats pour y seconder la nature, qui a été forcée dans le climat de Péterbourg⁴⁶. » Fermerait-il les yeux, comme les anciens devant la Caspienne ? Refuserait-il de voir que Pierre I^{er} a préféré agir sur les éléments, faute d'agir sur les hommes⁴⁷ ? On objectera avec sans doute plus de vraisemblance que pour lui, il fallait d'abord donner aux hommes le moyen de communiquer et de se livrer au commerce⁴⁸, et que le tsar, dont le grand dessein d'unir les mers n'a été vraiment réalisé que tardivement, œuvrait pour la postérité⁴⁹. Mais pour Montesquieu, plus sensible à l'évolution millénaire des flux commerciaux, « aujourd'hui le commerce de l'Europe se fait principalement du Nord au Midi » (*EL*, XXI, 4), car les productions des hommes diffèrent sensiblement selon la latitude ; le courant est-ouest ne peut donc avoir la même force : ni les débouchés immédiats du nouvel axe créé par le tsar, ni l'orientation générale des échanges ne correspondent à des lignes de force du commerce moderne. Les déserts ne pouvaient donc que rester déserts.

Loin de nous l'idée de trancher entre les deux perspectives, qui resteront parallèles sans se croiser : les deux ouvrages qui les présentent, les deux systèmes de pensée qui s'opposent en s'ignorant l'un l'autre⁵⁰, les intentions qui les sous-tendent sont trop différents. Néanmoins il est clair que la mer Caspienne a bien été en Europe un lieu d'affrontement : entre géographes, entre anciens et modernes, entre philosophes... Cette mer du bout du monde était bien un enjeu véritable : elle se trouve au cœur de la philosophie des Lumières, quand celle-ci ouvrait l'Europe à la Russie.

⁴⁶ *Histoire de l'empire de la Russie*, 1^{re} partie, chap. I, « Astracan ».

⁴⁷ Il ne dissimule pas les conséquences néfastes de la campagne désastreuse de Pruth, qui « lui fit perdre [Azov] et avec elles toutes les vues du commerce sur la mer Noire » (2^e partie, chap. XII, « Du commerce »), et les difficultés qu'il connut sur la Caspienne (*ibid.*). Sur les affrontements avec les Tartares, voir aussi 2^e partie, chap. XVI.

⁴⁸ De la même manière qu'à l'instar d'Alexandre, il fonde des villes en plein pays tartare : voir 2^e partie, chap. XVI.

⁴⁹ On pourrait aussi objecter à Montesquieu ce qu'il écrit lui-même dans un chapitre retiré de *L'Esprit des lois* : avant de dire qu'un pays est inhabitable, « il faut observer si ce pays est inhabitable par sa nature ou seulement parce qu'il est inhabité » (Fonds de La Brède, Ms. 2506/6, f. 9v) - mais il s'agit alors des colonies, et de régions désertes, non pas de pays « dévastés » par des peuples sauvages.

⁵⁰ Voltaire a travaillé à *l'Histoire de l'empire de la Russie* après la mort de Montesquieu ; l'essentiel des remarques de celui-ci citées plus haut n'ont pas été publiées du vivant de Voltaire.

ANNEXE 1

Mary Pedley

The Map of Basil Batatzi

Royal Society, London
Journal Copy Book [Minutes from Meeting]
December 7th 1732 [Old Style]

Mr Batatzi and Mr Didechi [had leave to be present at the desire of] Mr Senex

Mr Didechi informed the Society that the stranger then present with him, Mr Basil Batatzi, the son of a gentleman who had formerly been the head or chief Ruler of the Christian Church at Constantinople, was a Greek by birth who had spent many years in travel and particularly had been from the year 1727 to the year 1730 employed in visiting and surveying all the countries lying about the Caspian Sea and in making an exact draught of the same: which map he had caused to be engraved by Mr Senex since he came to England. And desired the Society to accept a copy.

The map being viewed it appeared to agree nearly, as to the description of the Caspian Sea, with [that] made by the order of the late Czar. The sea itself being of the not round but oblong form running north and south about 140 leagues in length between latitude 37° and 49° and in its widest part against Astracan not more than 80 Leagues over and in the narrowest part against Bacu not above 32 leagues. After which streight it opens into a wide round Bay in the South being nearly of the same breadth as of Astracan in the North.

It likewise appeared by the same map that there is another Lake or Sea call Aral about 110 leagues to the eastward of the Caspian, being a round or oval form and of such a capacity as to require a month's journey to travel around it by foot, which Sea has been taken all along by Geographers to be a part of the Caspian and that it is into this Sea that the Oxus runs and not into the Caspian, as hath always been supposed.

And further that the country lying between the Caspian and the Aral is chiefly a large sandy desert, especially toward the south and east.

And that on the north and west part of Aral there is a Champion country bordering on it which is closed by a Downs or continued Mountain, beginning from the Northern part of the Aral and taking a large circumference of about 360 leagues till it reaches to the Southern part almost as low as the mouth of the river Oxus. And it is said that these Down are of such a height on each side as to require six hours journey to the top where they are plain and spacious, having many herds of wild cattle feeding on them and on these Downs they find the rhubarb or Rhapontic.

The map contains in its margins a brief account of several nations in the countries lying about the Caspian and Aral, their manner of life whether in tents or houses, their Religion either Pagan or Mohametan, their government, either under the Russ, Tartar, Mogul, Persian or independent, their produce as to precious stones or metals.

He also adds the copy of a diploma with its seal given him by one of the kings of Calmucci on the borders of Russia, as a licence for traveling with the form of a gold coin he had at Bacharia, and another of a brass piece of money he had at Chiva, two cities near the river Oxus.

He likewise makes mention of a worm like that in the West Indies which the People about Bacharia are sometimes infested with in their flesh and which is two or three cubits in length, and if not drawn out by degrees will fester and be dangerous. Which particular was remarked by, mentioned by Anthony Jenkinson, when he visited those parts in his travels from Moscow to the city of Boghai in Bactria in 1558 as it is in Hackluyts Voyages.

At the same time he shewed a box of two large rubies, which he bought of Chan of Buchara, one of 830, the other of 870 carats which sort of stones near Badaschan another town on the River Oxus. They are of that sort which is called by the Turks Lal, by the Italians, Balasia, and by others Bubis Balois. He said the late Czar had offered him £7000 for them.

Mr Didechi had thanks and was desired to let Mr Batatzi know that the Society gave him the same for his presents and curious communication.

The map was refer'd to Dr Halley to oblige the society with his thoughts on it.

ANNEXE 2

La mer Caspienne chez Algarotti⁵¹

Les éditions

La première édition de l'ouvrage d'Algarotti parut avec le titre *Saggio di lettere sopra la Russia*, Parigi, Briasson, 1760: L'indication du lieu et de l'imprimeur sur la page de titre est fautive. L'ouvrage fut imprimé à Venise par un imprimeur vénitien. Cette édition ne contient que neuf lettres (les neuf premières du recueil définitif) Il s'ensuit que les lettres sur la mer Caspienne manquent dans cette première édition. La deuxième édition de l'ouvrage parut en 1763, sous le même titre et la même adresse (et toujours en fait à Venise). Elle contient 12 lettres, comme l'édition définitive, parue en 1764, quelques mois après la mort d'Algarotti, dans le recueil des *Opere*, publié chez Coltellini à Livourne. L'ouvrage figure dans le t.V (p. 27-182) avec le titre de *Viaggi di Russia*.

C'est essentiellement le texte de cette édition qui est repris par l'édition moderne de W. Spaggiari (voir plus loin), d'après laquelle je cite.

Les traductions françaises de l'ouvrage d'Algarotti sont au nombre de trois: la première parut à Paris en 1769 (voir plus loin); la deuxième, à Neuchâtel, chez la Société Typographique, en 1770; la troisième, dans le recueil des *Œuvres* d'Algarotti, paru chez Decker à Berlin en 1772 (t. V, p. 21-238).

Les lettres

Les lettres de l'ouvrage d'Algarotti sont toutes fictives. Le choix de donner le récit de son voyage en Russie par lettres correspond à un choix de genre littéraire. Les notes prises par Algarotti pendant son voyage en 1739 sont conservées à la British Library. Le manuscrit ne contient rien sur la mer Caspienne.

Abréviations

1) *Viaggi di Russia*: Francesco Algarotti, *Viaggi di Russia*, a cura di W. Spaggiari, Parma, Guanda, 1991

2) *Lettres sur la Russie: Lettres du Comte Algarotti sur la Russie, contenant l'état du commerce, de la marine, des revenus et des forces de cet Empire; avec l'histoire de la guerre de 1735 contre les Turcs, et des observations sur la mer baltique, et la mer Caspienne. Traduites de l'Italien*, A Londres et se trouve à Paris, chez Merlin, Libraire, rue de La Harpe à St. Joseph, MDCCLXIX, avec Approbation et Permission. [Bnf: M-17543]

⁵¹ Je dois tous ces renseignements et ces textes à Gianni Goggi, que je remercie vivement.

Lettre X
Au Même
[À M. le marquis Scipione Maffei]

De Berlin, le 4 février 1751

Viaggi di Russia,
Lettera X, p. 167

Di qualche particolarità del Caspio, benché elle non voglia navigarlo, posso anch'io soddisfare la sua curiosità. Non occorre a lei ripetere che non ci è stato punto in Geografia intorno a cui sieno insorte tante varie opinioni, quanto su questo mare. Tolomeo ne pose la lunghezza da ponente a levante, dove ella è da mezzodì a settentrione; e lo fece da tre volte più grande che e' non è. Abulfeda principe ne diede nel secolo del nostro Dante una rappresentazione meno erronea, anche per quello che spetta le latitudini delle coste meridionali. Oleario fu il primo /p. 168/ che ne adombrasse nella relazione del suo viaggio la vera figura e grandezza, contro al quale si levarono il Vossio e il Cellario, che volevano piuttosto credere a quello che, sulla fede non si sa di chi, riferiva Tolomeo, che a quanto aveva veduto co' propri occhi ed osservato l'Oleario. Finalmente il Czar Pietro ne fece levare la carta, e la mandò nel 1721 alla Accademia di Francia, nel cui ruolo era ascritto; dissertazione degna di un Accademico Re.

Allora solamente si ebbe vera notizia della costa orientale di quel mare, dove per esser tenuta da' Tartari, e senza porti, niun viaggiatore avea approdato. Ma questa costa si conosce ora anche meglio, mercé la spedizione che fece il Nadir a Balchan, affine di porre un freno a quei medesimi Tartari.

Quel mare è mediterraneo senza comunicazione alcuna cogli altri, contra il sentimento degli antichi, che lo credeano un golfo del grande Oceano, toltone, però

Lettres sur la Russie,
Lettre X, p. 237

Je me trouve maintenant moi-même suffisamment instruit de ce qui regarde la Caspienne, pour quelqu'un qui n'a point envie d'y naviguer, & je me crois en état de vous en dire assez pour satisfaire votre curiosité, & lui faire attendre, sans impatience, de plus amples détails sur cette mer. Ptolomée l'a placée d'Occident en Orient, quoiqu'elle soit du Midi au Septentrion; & de plus l'a faite trois fois plus grande qu'elle ne l'est réellement. Abulfeda, Prince Arabe, Souverain d'Hama en Syrie, en donna, au commencement du quatorzième siècle, une description beaucoup moins fautive, même pour ce qui concerne la latitudes des côtes Méridionales. Ses observations ont été perfectionnées par Oléarius, lequel, /p. 238/ dans la relation de son voyage, en a le premier fait connoître la grandeur & la figure. Vossius & Cellarius n'en écrivirent pas moins contre lui; aimant mieux en croire ce que sur la foi, d'on ne sait qui, rapporte Ptolomée, qu'un savant qui publioit ce qu'il avoit vu & vérifié. Enfin le Czar Pierre profita de ses conquêtes sur la Caspienne, pour en lever la carte; & l'envoya, en 1721, à l'Académie des Sciences de Paris dont il étoit membre, présent digne d'un Académicien.

Alors seulement on eut un plan exact de la côte Orientale de cette mer, qui, n'ayant point de ports & étant possédée par les Tartares, avoit toujours été inaccessible aux voyageurs: mais on la connoit bien mieux encore, depuis l'expédition de Nadir dans le Balkan, contre les mêmes Tartares.

Cette mer est Méditerranée, & sans /p. 239/ aucune communication extérieures

Lettre XI
Au Môme
De Postdam, le 19 février 1751

⁵² Le Mont Ararath est à plus de soixante-dix lieues de la Caspienne [*note de l'édition française*].

Viaggi di Russia,

Lettera XI, p. 173

Una particolarità, di cui non le ho fatto parola nell'ultima mia lettera, si osserva nel Caspio degna di considerazione moltissima.

[...]

/p.176/ Ma una riprova bellissima della verità di quello ch'egli [Manfredi] osservò nel nostro mare [Adriatico], è ciò che si osserva, siccome io le diceva, nel Caspio. Anche quel vastissimo recipiente d'acque per la quantità dei fiumi a' quali dà ricetto, e che menan seco quantità di belletta e di sabbia, che si depono nel fondo di esso, cresce di livello. Osservossi che in tal luogo vicino ad Astracan, dove nel 1722 ci erano solamente sei piedi di acqua, se ne trovava il doppio trent'anni dappoi. Dalla banda dei Persiani le osservazioni confrontano con quelle della Russia: A Langarood il mare ha guadagnato tanto dal principio del secolo in qua, che molte casucce, poste altre volte in riva ad esso, sono ora quasi del tutto coperte dall'acqua; e la baja di Astrabad, che altre volte guazzavasi, ha presentemente due passi di fondo. Lo stesso osservasi in uno stretto tra Deverish e Naphtonia nel seno di Balchan; e a Derbent uno scalo, dove si scaricavano, **/p. 177/** non ha lunghissimo tempo, le mercanzie, è al dì d'oggi sott'acqua.

Né è meraviglia, Signor Marchese, che debba esser maggiore il crescere che fa il livello del Caspio di quello de' nostri mari. Oltre al non avere egli riuscita in niun altro mare, e al non essere di grandissima ampiezza, bisogna far considerazione alla qualità de' fiumi che vi mettono foce. L'Osso fiume considerabile, che negli andati tempi conduceva nel Caspio, le merci delle Indie settentrionali, che poi di là

Lettres sur la Russie,

Lettre XI, p. 245

J'ai oublié dans ma dernière de vous faire part d'une particularité de la Caspienne, qui mérite la plus grande attention.

[...]

/p. 249/ Mais enfin une confirmation sans réplique, de la vérité de ce que Manfredi observa dans notre Adriatique, est comme je vous disois, en commençant ma lettre, ce qu'on a pareillement remarqué dans la Caspienne. Le niveau de ce vaste lac s'éleve tous les jours, par la quantité de sable & de limon qu'y charient [*sic*] les grands fleuves qui s'y précipitent. On vient d'observer qu'il y a maintenant douze pieds d'eau dans un certain endroit, proche d'Astracan, où il n'y en avoit que six en 1722. Les observations des Persans s'accordent avec celles **/p: 250/** des Russes. A Langarood, la mer a tellement gagné depuis le commencement de ce siècle, que plusieurs cabanes, situées alors sur ses bords, en sont aujourd'hui entièrement couvertes; & la baie d'Astrabad où l'on guéoit autrefois, a maintenant dix pieds de fond. On remarque la même chose d'un détroit entre Deverish & Naphtonia, dans le golphe de Balkan; & à Derbent un quai, sur lequel on déchargeait il n'y a pas très-long-tems les marchandises, est à présent submergé.

On ne doit pas s'étonner que le niveau de la Caspienne s'éleve plus vite que celui de nos mers. Outre qu'elle n'a point de dégorgeement dans aucune autre, & qu'elle n'est pas d'une très-grande étendue, il faut faire attention à la qualité des fleuves qui s'y précipitent. Il est vrai que l'Oxus, qui autrefois conduisoit dans la Caspienne les marchandises des Indes **/p. 251/** Septentrionales, d'où par le Cyrus elles passaient en Europe, détourné par les

